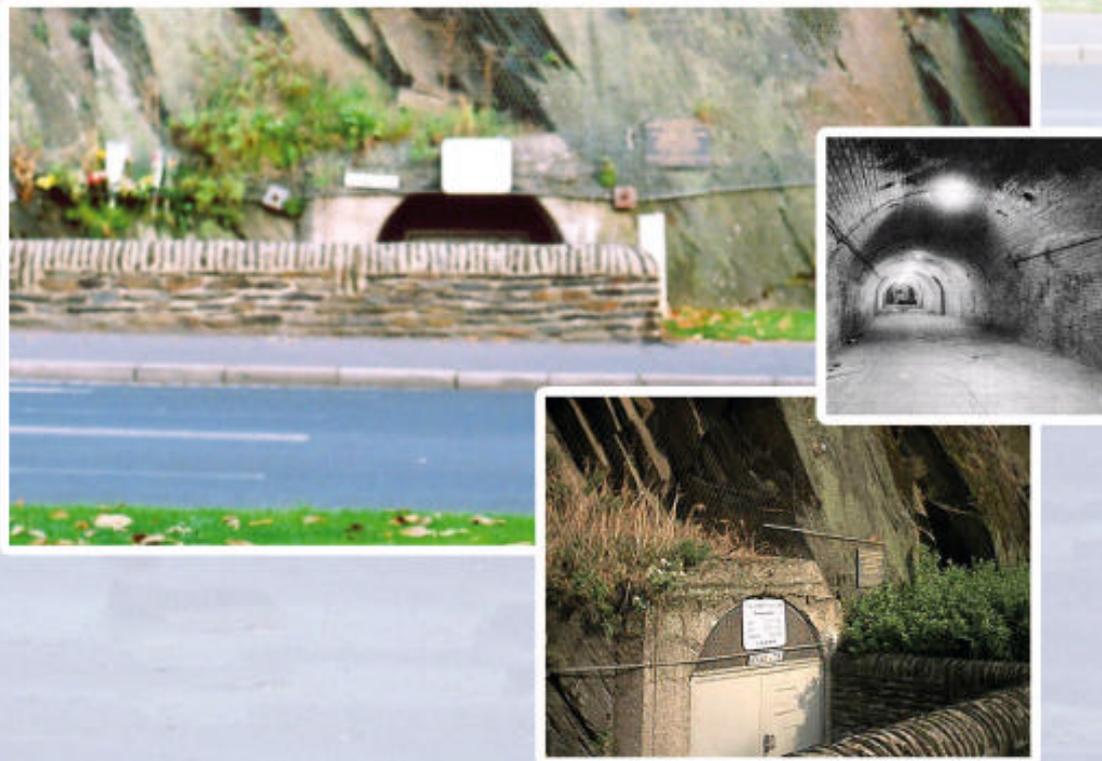


LE SOUTERRAIN DE SAINT-LO



Jean Mignon

LE SOUTERRAIN DE SAINT LO

Souterrain... Tunnel... Les deux mots ont toujours été indifféremment utilisés.

Et cependant, quand on découvre l'endroit on constate qu'il ne mène nulle part. C'est donc bien d'un souterrain qu'il s'agit.

Il est vrai que si son existence intrigue encore aujourd'hui nombre de ceux qui n'ont pas eu l'occasion de s'y rendre, l'ouverture d'un chantier à cet endroit, décidée en mars 1943 par l'Autorité d'Occupation, ne manqua pas non plus d'étonner les Saint-Lois qui se demandaient quelle pouvait être la nature des travaux entrepris là. D'autant que très rapidement ces derniers allaient être dissimulés à leur vue.

LA CONSTRUCTION

Sur une centaine de mètres environ, la rue de la Poterne, beaucoup plus étroite qu'aujourd'hui, fut fermée. Côté carrefour de l'hôpital, actuellement carrefour du 6 juin, une palissade d'environ 2,50m de haut fut placée entre le rocher et le mur d'un des bâtiments de l'hôpital lui faisant face.

A l'autre extrémité et dans l'alignement de la passerelle pour piétons, qui à l'époque enjambait la Vire et donnait accès à la place de la gare, une fermeture mobile, genre passage à niveau permettait l'entrée des camions du chantier et des véhicules se rendant à l'hôpital.

Toute personne étrangère au chantier fut bien sûr interdite de circulation dans cette zone.

Cela n'empêcha pas les Saint-Lois de se rendre compte, au bout de quelques semaines, qu'il s'agissait de travaux de percement du rocher et l'idée se répandit que les allemands creusaient là un tunnel, pour sans doute, y installer un hôpital, édifié donc sous le terrain de l'enclos, à l'aplomb du jardin public.

L'entreprise allemande, en charge du chantier, la « TUNNEL UND TIEFBAU » avait son bureau sur la place des Beaux Regards. Elle employait trois personnes dont une allemande.

Cinq autres allemands, des civils, intervenaient sur le chantier proprement dit : un ingénieur, deux surveillants dont un prénommé Gustave, un mécanicien répondant au prénom d'Herman et un perceur travaillant au tunnel.

Le reste de l'effectif comprenait une dizaine de français, requis au titre du STO (Service du Travail Obligatoire), quatre nord-africains et deux italiens, maçons de profession.

Le temps de travail était de onze heures : 7h/19h – une heure pour le repas – pour une semaine de 6 jours.

Les renseignements que nous ont laissés deux des français du chantier nous permettent de mieux apprécier la façon dont les travaux étaient conduits.

Le plan de l'ouvrage comprenait deux galeries parallèles desservant sur leur parcours des salles plus ou moins importantes. On commença par percer la galerie de gauche, puis celle de droite (celle qui subsiste aujourd'hui). Le creusement s'effectuait à l'aide de perceuses actionnées de l'extérieur par un gros compresseur. Quinze à vingt trous étaient ainsi percés puis remplis de bâtons de dynamite, la dernière cartouche étant munie d'un détonateur avec un cordon d'un mètre.

Au début des travaux, avant la mise à feu, un coup de trompette prévenait le personnel de l'hôpital qu'il convenait de procéder à l'ouverture de toutes les fenêtres donnant sur la rue.

Quelques minutes après l'explosion, l'équipe qui en était chargée pénétrait dans l'excavation ainsi obtenue pour procéder à l'évacuation de plusieurs mètres cubes de roche schisteuse, assez fragile, géologiquement appelée « phyllade de Saint-Lô ».

On y procédait à l'aide de wagonnets utilisés sur une voie de chemin de fer de faible écartement, à l'exemple des trains DECAUVILLE, du nom de l'inventeur de ce moyen de transport utilisé notamment dans les carrières.

Une fois à l'extérieur, ces wagonnets étaient tirés à l'aide d'un treuil le long d'un plan incliné et leur contenu déversé dans des camions d'une entreprise parisienne réquisitionnée.

On n'a aucune information sur la destination que prenaient alors les camions, mais les petites routes et chemins des environs de Saint-Lô en auraient, paraît-il, bénéficié.

A l'intérieur du rocher, il restait alors, pour parfaire la voûte, à faire tomber les morceaux dangereux ou présentant quelques aspérités. On le faisait à l'aide de marteaux-piqueurs parfois tenus à bout de bras.

Le coffrage était assuré avec des poutrelles de fer cintrées et des planches posées au fur et à mesure de la montée du béton acheminé d'une bétonnière extérieure.

Dans les salles que desservaient les galeries, on collait sur les parois en béton, à l'aide d'un goudron très chaud, des rouleaux de caoutchouc, puis les maçons intervenaient pour poser les briques. Ces dernières auraient été fabriquées dans une briqueterie située rue Guillaume Michel à Saint-Lô.

La progression se faisait par tranche d'un mètre cinquante environ. L'achèvement de la première salle permit la mise en place d'un groupe électrogène et l'installation le long de la paroi d'une canalisation permettant l'évacuation des eaux usées et la pose de câbles nécessaires. Dans la partie la plus profonde, un puits permit ultérieurement de subvenir à certains besoins en eaux.

Le groupe électrogène assurait l'éclairage des lieux.

LE 6 JUIN 1944

En juin 1944, soit quinze mois après le début des travaux et même si l'on peut penser que ces derniers étaient en voie d'achèvement, le souterrain n'en gardait pas moins encore l'aspect d'un chantier. Et pourtant, si jusqu'alors il leur avait été interdit d'accès, c'est par centaines que les Saint-Lois allaient bientôt s'y trouver rassemblés et s'il ne serait jamais l'hôpital qu'il était appelé à devenir, il allait tout à la fois leur servir de lieu de refuge et de centre de soins.

Particulièrement mouvementée, avec une activité aérienne intense, la nuit du 5 au 6 juin avait jeté l'émoi parmi la population.

Dans la matinée, pour parer à toute éventualité, la maternité ainsi que les personnes âgées de l'hôpital hospice furent évacuées.

Restaient les malades et le personnel infirmier dont dix sept religieuses de l'ordre de Saint Paul de Chartres, soit une soixantaine de personnes.

Inquiète sur les risques qu'elles encouraient, la mère supérieure des religieuses sollicita de l'officier responsable de la partie de l'hôpital réservée aux allemands l'autorisation de les transférer dans le souterrain.

Tout d'abord, il s'y refusa, mais sur l'insistance de la religieuse et après contact avec le commandant VON BÜLOW de la Kreisskommandantur, l'autorisation fut donnée et en fin d'après midi l'opération de transfert était terminée.

Mais dans l'esprit des responsables de l'hôpital, il s'agissait tout au plus, et pour un temps réduit, de se mettre à l'abri d'effets collatéraux, comme l'on dit aujourd'hui, des interventions aériennes telles que celles survenues dans la journée sur le transformateur d'Agneaux et un train de marchandises stationné en gare de Saint-Lô.

En réalité, dès le premier bombardement, et VON BÜLOW ayant en fait donné son accord pour qu'en dehors des personnes hospitalisées, d'autres Saint-Lois puissent éventuellement y être accueillis, ils étaient déjà nombreux dans le tunnel lorsque les sinistrés du milieu de la nuit arrivèrent.

Ils venaient de vivre des moments d'épouvante, laissant derrière eux leur maison en ruine mais parfois aussi un être cher, un ami, un voisin qui n'avaient pas eu leur chance.

Très rapidement plusieurs centaines de personnes se trouvèrent rassemblées là, les unes allongées à même le sol ou sur un matelas, d'autres adossées aux parois ou assis sur un banc ou quelques briques empilées faisant office de siège.

Parmi eux, des blessés, certains gravement, nécessitaient des soins que le matériel à disposition ne permettait pas de prodiguer.

Fort heureusement tout de même, se trouvaient là le docteur BENOIT, chirurgien, le docteur ZENFELD, médecin contrôleur des Assurances Sociales et M. LEFRANÇOIS, pharmacien. Ce dernier prit, en quelque sorte, la direction des opérations et dans un premier temps s'entretint avec la supérieure des religieuses, sœur Lucie, des besoins physiologiques que manifestaient certains et auxquels il convenait de répondre rapidement. Dans l'hôpital, encore indemne à ce moment là, les sœurs récupérèrent quelques seaux hygiéniques et les placèrent dans des endroits aussi retirés que possible. Une règle stricte en fixa l'utilisation.

La lingerie de l'établissement assura quelques pansements et des couches pour les jeunes enfants. Disposant d'une petite mallette de secours, M. LEFRANÇOIS parcourut les galeries, distribuant compresses et badigeons de mercurochrome, Quelques produits furent aussi récupérés dans une pharmacie de la rue Torteron juste avant qu'elle ne soit, à son tour, la proie des flammes.

De son côté, le Dr BENOIT, près d'une table qui allait lui servir de table d'opération, s'occupait des cas les plus sérieux à l'aide de quelques instruments chirurgicaux qui avaient pu être mis à sa disposition. Mais les anesthésiques faisaient défaut.

Par ailleurs, et bien qu'à l'abri, les réfugiés subissaient encore les conséquences du bombardement. Chaque fois, en effet, qu'une bombe à retardement éclatait à proximité, le souffle pénétrant par la bouche d'aération située à deux ou trois mètres au dessus du plafond des galeries, provoquait des vibrations donnant l'impression à chacun que le plafond s'affaissait puis remontait.

Mais le problème qui se posait avec acuité était celui de savoir comment subvenir à un aussi grand nombre de personnes sans moyens organisés.

Certains s'en occupèrent néanmoins et apprirent que M. YONNET, boulanger à proximité du pont de Vire avait, malgré les risques encourus, préparé une fournée de pains. Elle se trouvait demeurée là dans la boutique abandonnée.

Autour de 700 morceaux furent distribués ce qui permet aujourd'hui, au regard d'autres chiffres avancés, beaucoup plus importants, voire fantaisistes, d'évaluer approximativement le nombre de réfugiés présents cette nuit là.

De même, le 7 au matin, M. HARIVEL, cultivateur à Saint Georges Montcocq, qui fournissait habituellement le lait à l'hôpital, vint déposer ses bidons, non pas près de l'entrée de l'hôpital comme à son habitude, mais à proximité de celle du souterrain.

Malades, blessés, enfants et personnes âgées en bénéficièrent en priorité.

Mais l'eau manquait totalement. Celle du puits creusé par les allemands dans le souterrain n'était pas potable. Et si quelques seaux de cidre provenant des caves de l'hôpital et quelques produits alimentaires trouvés dans une épicerie proche furent les bienvenus, le problème de l'évacuation s'imposait d'heure en heure davantage.

Puis, à l'aube du 8 juin, semblant signifier qu'il était temps, en effet, de songer à partir, après avoir donné quelques signes de faiblesse, le groupe électrogène s'arrêta. Trouvé dans les réserves des établissements ALLEVERT, place des Alluvions, un lot de bougies ramena quelques lueurs dans le noir du souterrain. Mais cette nouvelle situation constituait bien une raison supplémentaire de quitter les lieux dans les meilleurs délais.

De leur côté, d'ailleurs, les allemands signifèrent que le souterrain devait être libéré pour midi. Eux-mêmes avaient en charge quelques soldats blessés. Se trouvaient là aussi, amenés en fin de nuit, quelques prisonniers américains, le visage barbouillé de noir, donc des parachutistes sans doute.

Ceux qui étaient valides ayant été invités à partir, un tiers des personnes présentes prit la route de l'exode, par petits groupes, pour éviter d'attirer l'attention de l'aviation.

Mais ce n'est qu'à l'aube du 9 juin que la décision d'évacuation générale fut prise.

Les malades et les blessés légers furent dirigés vers le haras, les personnes touchées plus sérieusement emmenées vers le Hutrel. Les religieuses se partagèrent les groupes.

Les derniers quittèrent le souterrain dans le courant de l'après-midi.

APRES 1944

Voilà donc succinctement évoquées les origines de ce souterrain et ce qu'y vécurent, contre toute attente, plusieurs centaines de Saint-Lois du 6 au 9 juin 1944,

C'est ce que rappelle la plaque apposée contre le rocher, près de l'entrée du souterrain à l'occasion du 25ème anniversaire du Débarquement.

Mais si cette information est importante et nécessaire, afin que nul n'oublie, elle amène souvent ceux qui la découvrent à se poser des questions sur le souterrain lui-même. Qu'en est il aujourd'hui? A quoi sert il ? Peut on le visiter ?

Répondre à ces questions, c'est chercher à se rappeler ce qui s'est passé là de 1945 à nos jours.

Si sur ce point les archives de la Ville font quelque peu défaut, nombreux sont « les locataires » qui s'y sont succédés.

A partir de témoignages de quelques personnes ayant connu cette période et d'informations écrites glanées çà et là, on parvient à dresser une liste, non exhaustive de ceux qui firent occupation, à différents moments, de la totalité ou d'une partie seulement des lieux.

Dans l'immédiat après guerre la présence du souterrain et son éventuelle utilisation ne retinrent sans doute pas l'attention des élus municipaux pour lesquels le sinistre de la ville était cause de préoccupations autrement plus importantes.

Il y avait là cependant un important espace susceptible d'intéresser des organismes divers en quête de lieux de stockage ou d'entrepôts.

Ainsi, ne disposant pas encore de locaux suffisants pour cela, l'administration des Ponts et Chaussées (aujourd'hui Direction Départementale de l'Équipement) y mit à l'abri quelques matériels de travaux publics.

De même, dans l'attente de retrouver un éventuel propriétaire, échouèrent là, déposés par les services de Police, un certain nombre d'objets trouvés, parmi les plus encombrants. Un marchand de cidre, vins et spiritueux, y loua à la ville quelques mètres carrés pour entreposer bouteilles et tonneaux.

Puis ce fut au tour de la Société d'archéologie de la Manche de prêter attention au lieu.

Non loin, en effet se trouvait la chapelle de l'hôpital dont la partie sud donnait sur la rue Alsace Lorraine reliant à l'époque le carrefour de l'hôpital à la place de la gare.

Certes le bombardement ne l'avait pas épargnée, mais quelques parties architecturales subsistaient dont l'intérêt justifiait qu'elles soient sauvegardées.

Fin 1946, début 1947, des prisonniers allemands, déjà occupés depuis quelque temps au déblaiement, furent affectés à ce travail. Ils procédèrent à la dépose des parties à conserver. Les pierres furent soigneusement numérotées et le tout entreposé dans le souterrain où se trouvaient déjà d'autres épaves trouvées dans les ruines, de nombreuses plaques de cheminées notamment ainsi que des éléments de balcons en fer forgé, et les pierres de l'Oratoire de la Petite Abbaye, immeuble situé dans l'enclos.

Puis un peu plus tardivement, vers la fin des années cinquante, la Coopérative Elle et Vire, dont le siège et l'usine étaient à Condé sur Vire, découvrit l'intérêt du souterrain. Elle en loua une partie pour y entreposer des fromages dont elle venait de commencer la fabrication. Il s'agissait de tommes, appelée DYNAM, de dix centimètres d'épaisseur sur trente de diamètre.

A une température qui leur convenait parfaitement, 14 degrés constants, selon les périodes 1500 à 2000 tommes demeuraient là jusqu'à ce qu'elles aient atteint le degré de maturation souhaité pour pouvoir être commercialisées. Des ouvriers venaient tous les deux jours pour les retourner et s'assurer du bon déroulement des opérations. La Coopérative retint ce procédé de stockage pendant près de dix ans.

Puis, en avril 1970, pour des raisons d'un autre ordre, le Président du Syndicat d'Initiative (actuel Office du Tourisme) adressa un courrier au Maire de Saint-Lô pour lui faire savoir que le Syndicat envisageait l'aménagement d'un musée dans l'ouvrage construit sous le rocher. De l'avis des responsables de cet organisme et d'Hommes de l'art, ces lieux paraissaient se prêter à l'aménagement envisagé. Il proposait donc au Maire de bien vouloir accorder au Syndicat d'Initiative l'autorisation d'occuper les lieux, sauf à se conformer aux suggestions imposées par le Service de la Protection Civile. Une autorisation temporaire lui fut accordée pour une durée de cinq ans moyennant une redevance annuelle de 10 francs.

Cette démarche rejoignait en quelque sorte le souhait que nombre de Saint-Lois n'avaient pas manqué de formuler dans le passé, s'étonnant que la Ville de Saint-Lô n'ait jamais eu l'idée de faire de ce lieu, ô combien symbolique, un musée mettant en évidence le lourd tribut payé par les Saint-Lois pour leur libération.

Le Syndicat tenta l'aventure. Une exposition fut mise en place à partir de documents aimablement prêtés par deux collectionneurs Saint-Lois. Intitulée « les galeries du 6 juin » elle présentait une série de photos de la ville bombardée et des combats pour sa libération. Des textes et un fond sonore adapté accompagnaient la visite. L'exposition était ouverte le samedi et le dimanche après-midi. Les tickets d'entrée étaient à retirer au Syndicat d'Initiative. Trois à quatre mille personnes en auraient profité.

Cependant pour que l'essai puisse être transformé, il aurait fallu entreprendre des travaux relativement importants répondant, notamment, aux conditions de sécurité d'accueil du public. Le coût ne pouvait pas en être supporté par le seul Syndicat d'Initiative.

Pour ces raisons, et la collectivité ne se montrant pas intéressée, par lettre en date du 12 mai 1975, le président du Syndicat informa le Maire de Saint-Lô de la décision de l'assemblée générale de l'organisme de ne pas renouveler le bail venant à échéance le 25 mai 1975 et de remettre le local à la Ville.

Suivant l'avis de la Commission des Finances, dans sa séance du 16 juin 1975 le Conseil Municipal prit acte de cette décision.

Les locaux étant à nouveau disponibles, le BUFFALO CLUB- devenu en 1987 TIR SPORTIF SAINT-LOIS – obtint, par convention avec la municipalité en date du 4 mai 1976, l'autorisation d'y installer son siège et de procéder aux aménagements nécessaires au développement de ses activités.

En 1994 lors du cinquantième anniversaire du Débarquement, son Président consentit très gentiment à libérer une partie des lieux pour répondre au souhait de la municipalité d'y présenter, pendant la période de commémoration de la libération de Saint-Lô, une exposition rappelant les bombardements subis par la Ville, les difficiles combats menés par les unités de l'armée américaine pour sa libération, ainsi qu'un volet traitant des actions de la Résistance dans le bocage saint-lois.

De juin à la mi-septembre, plus de dix mille personnes honorèrent l'exposition et purent ainsi faire connaissance avec le souterrain.

Plusieurs d'entre elles profitèrent du Livre d'Or pour souhaiter le maintien de l'exposition et donc, de façon permanente, l'ouverture du souterrain.

« Il faut absolument, disait un visiteur, conserver cette magnifique réalisation. Il n'y aura jamais rien de mieux adapté pour faire un musée »

Cependant qu'un autre terminait son propos en disant « Merci de pérenniser cette expo et de transformer ce souterrain en musée définitif ».

Mais, comme pour le Syndicat d'Initiative en 1975, l'état des lieux, au regard des mesures de sécurité en vigueur, avait conduit les services et responsables concernés à limiter leur autorisation d'ouverture à la durée de l'exposition et à condition de ne recevoir que vingt visiteurs à la fois.

A ce jour, le club de tir y développe toujours son activité.

LE SOUTERRAIN AUJOURD'HUI

Pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'y pénétrer et que le souterrain interroge encore, voilà ce que l'on peut dire aujourd'hui de sa configuration.

Extérieurement, il n'est plus aussi apparent qu'il l'était au lendemain de la guerre.

En effet, pour remédier aux crues que la Vire avait déjà connues, lors de la rénovation de cette partie basse de la Ville, les berges de la rivière ont été à ce point relevées que l'aspect du quartier des Alluvions en a été sensiblement modifié.

De ce fait, quand on est face au rocher, des deux entrées qui existaient en 1944, celle de gauche n'est plus visible. Elle se trouvait sur la droite des premiers mètres de la rampe qui conduit au jardin public.

Par contre, obstruée par un grillage, l'importante ouverture que l'on aperçoit dans le rocher n'est autre que l'entrée de la bouche d'aération dont l'autre extrémité peut être vue d'une salle du souterrain.

La seule entrée qui demeure est celle de droite, mais elle se trouve désormais à 2,50m au dessous du niveau actuel de la rue de la Poterne. Et le muret qui en protège l'accès n'en laisse apparaître que la partie supérieure.

A l'intérieur, les lieux se présentent dans l'état d'avancement où ils se trouvaient en juin 1944.

A très courte distance de l'entrée, le couloir d'accès, long d'environ 50 mètres, dessine un léger coude sur la gauche. Puis il parvient tout aussitôt devant un sas de sécurité fait de 2 portes surbaissées, avec battants blindés, séparées de trois mètres l'une de l'autre.

Le couloir dessert alors, sur sa droite, deux petites salles d'une dizaine de mètres environ de profondeur et sur sa gauche, deux grandes salles profondes de cinquante mètres avec dans la première, bien visible, l'arrivée de la bouche d'aération.

L'ensemble occupe une surface de 800m² et les roches extraites ont été estimées à quelques 3250m³, soit plus de 8 700 tonnes.

CONCLUSION

Désormais, et à l'image du blockhaus de la place du Champ de Mars sur lequel la Poste a été construite et de celui, toujours visible, du domaine de Commines, le souterrain de Saint-Lô demeure le souvenir d'une période particulièrement sombre et douloureuse de notre histoire.

Mais les heures tragiques qu'ont vécu là, en juin 1944, plusieurs centaines de nos compatriotes en font en quelque sorte aussi un lieu de mémoire.

C'est bien ainsi que le voyait cet ancien Saint-Lois qui en avril 1994 écrivait au Maire de Saint-Lô pour lui dire combien il regrettait l'utilisation faite du souterrain, un endroit qu'il croyait « dévolu pour longtemps à un souvenir qu'on préférerait ne pas avoir ».

C'est en tout cas dans le même esprit que j'ai voulu rappeler l'histoire du « tunnel » de Saint-Lô. En hommage à ceux qui, contre leur gré, travaillèrent là dans des conditions particulièrement pénibles et risquées.

Mais aussi par respect et gratitude pour tous ceux qui y vécurent des moments de souffrance physique et de détresse morale.

Leur souvenir reste attaché à ce souterrain quel qu'en soit le devenir.

Jean Mignon

Mai 2008

Références : Quand les allemands occupaient la Manche
Auguste Louis LEFRANCOIS – Editions OCEP – 1979

Saint-Lô au Bûcher
Maurice LANTIER – Imprimerie Jacqueline – 1969

Correspondance de Saint-Lois requis au titre du STO
R. LEROUX et L. JEAN

Photos : D. PROCOPE – US Army – J. MIGNON

JUILLET 1944

L'ENTREE



**ET LES ABORDS
DU SOUTERRAIN**



**L'ENTREE ACTUELLE
DU SOUTERRAIN**



**LA BOUCHE
D'AERATION**